MONACO, BEAUSOLEIL FACE A L'IMMIGRATION ITALIENNE (1860-1930)

Yvan GASTAUT

L'agglomération monégasque depuis le milieu du XIXe siècle peut être envisagée comme un tout, imbriquant dans un ensemble urbain cohérent la principauté et ses communes limitrophes que sont Roquebrune, Cap d'Ail et La Turbie. A partir de 1904, une nouvelle commune se dégage au sein de cet ensemble : Beausoleil, regroupement de quartiers détachés du territoire de La Turbie ce que l'on nommait ou Carnier ou « Basse-Turbie »[1]. La principale raison de cette scission est à chercher dans une évolution décisive des mentalités : la volonté progressivement affirmée chez les Turbiasques, soucieux de préserver une tranquillité à la fois bourgeoise et paysanne, de se distinguer du bouillonnement ouvrier et cosmopolite de ses bas-quartiers.

Au cours des décennies qui suivent le rattachement du comté de Nice à la France de 1860, une forte expansion économique fait de Monte-Carlo une station touristique d'importance majeure dans le cadre du développement de la Côte d'Azur souhaité par les pouvoirs publics français[2]. En plein essor, la Principauté devient un lieu attractif pour une main d'œuvre ouvrière française et surtout italienne : manœuvres, maçons s'activent sur les nombreux chantiers de construction. Cet afflux considérable, également repérable dans d'autres villes du département des Alpes-maritimes, se développe dès les années 1870 et se poursuit jusqu'au début des années 1930. Plus qu'ailleurs le nombre est important, facteur de modification de la structure de la population au sein de l'agglomération monégasque. Le paysage social est marqué par cette présence d'ouvriers souvent pauvres voire sans ressources : en Principauté dans un premier temps, à travers des problèmes liés au logement et à ses aspects sanitaires puis surtout dans la périphérie dans un second temps, qui, dans un espace géographique limité par les contreforts du Mont-Agel surplombant la mer (1110 mètres d'altitude), voit se former des quartiers de type « bidonville » regroupant principalement des Transalpins.

Dans ce contexte, les populations de diverses catégories sociales ont été amenées à se rencontrer dans une forme originale de cosmopolitisme[3], caractéristique de ce que l'historienne Suzanne Berger appelle « *Notre première mondialisation* » entre 1870 et 1914[4]. Riches et pauvres se croisent, se mêlent parfois dans certaines circonstances mais leurs rapports restent rares et limités à un cadre professionnel fondé sur une relation verticale qui s'active en matière de commerce, de domesticité ou plus largement d'employeur à employé. En revanche au sein du groupe des ouvriers, trois entités hiérarchisées aux contacts nourris se distinguent : Monégasques, Français, Italiens.

Ethnicisés d'emblée, les rapports sociaux sur le lieu de travail s'exacerbent fréquemment dans des contextes politiques et diplomatiques un peu particuliers : non seulement la frontière franco-italienne, source de multiples malentendus entre les deux « sœurs latines », est proche, mais la principauté de Monaco accentue ce que l'on pourrait appeler un « effet de frontière » dans la mesure où elle fixe des règles spécifiques concernant les entrées et sortie de son propre territoire. En conséquence, les rapports tendus dans cette double perspective, vont faire de Beausoleil une ville-frontière complètement imbriquée à la Principauté tout en devenant une cité ouvrière aux possibilités de logement bon marché, le réceptacle d'une migration de travail qui, bien qu'originaire d'un espace régional relativement proche, a toutes les caractéristiques d'un flux de déracinés.

Aux temps du fascisme en Italie, il est alors logique que Beausoleil et plus largement l'agglomération monégasque deviennent un lieu d'affrontements entre partisans et opposants à Mussolini.

---

[1] Cette appellation est celle qui a été conservée aujourd'hui pour un quartier proche du centre ville.
[2] Voir l'ouvrage d'Henri Boyer, *L'invention de la Côte d'Azur*, Paris, Editions de l'Aube, 2002.
[3] Voir le mémoire de Maîtrise de Laurent Del Piano retenant ce terme, *Beausoleil, cité cosmopolite (1880-1939),* soutenu à l'université Nice sous la direction de Ralph Schor, 2002-2003.
[4] Suzanne Berger, *Notre première mondialisation, leçons d'un échec oublié (1870-1914),* Paris, Seuil, 2003

• Italiens, Français et le développement de la Principauté à la fin du XIXe siècle

Différentes sources permettent de recueillir des informations sur les relations entre les différents groupes d'ouvriers à Monaco. Au service des archives du Palais princier, la série D9 rassemble entre autres des rapports du directeur de la police monégasque proposant des états nominatifs réguliers des étrangers, y compris les Français arrivés en Principauté. Les nom et prénom, la nationalité, la provenance et le domicile pour ceux qui passent au moins une nuit à Monaco y sont notés, révélant autant d'éléments susceptibles de nourrir différentes approches historiques. Les Italiens représentent régulièrement plus des trois quarts de cette population comptabilisée. Autre fonds très riche, les archives de la Société des Bains de Mer (SBM) livrent des indications majeures. Véritable support de l'expansion économique monégasque, cette société déjà toute puissante à la fin du XIXe siècle organise non seulement la gestion des infrastructures telles que l'usine à gaz, la buanderie, la construction et l'entretien des routes, des jardins et des bâtiments publics, mais aussi les loisirs que sont le théâtre, la musique et les orchestres et surtout les jeux.

La lecture du fichier du personnel de la SBM donne la mesure de l'importante présence italienne : entre 1864 et 1871, 139 Italiens sont fichés pour la plupart affectés à des travaux subalternes, à l'exception de cinq musiciens : ce sont des domestiques, des gardes, des ouvriers de chantier, d'usine ou encore d'atelier. Pour l'année 1888, la répartition du personnel se décompose de la manière suivante : 25 % de Monégasques, 35 % de Français et 40 % d'Italiens. La situation ne n'a guère changé en 1907 : 24 % de Monégasques, 33 % de Français et 43 % d'Italiens. Monte-Carlo représente donc un foyer d'appel pour une main d'œuvre sans qualification, besogneuse et pauvre. En outre, celle-ci n'est pas précisément quantifiable dans la mesure où d'autres sources comme la presse ou des rapports de police ponctuels attestent d'une importante immigration clandestine : le cas de la construction du tronçon monégasque de la voie ferrée à la fin des années 1860 le prouve : la plupart des ouvriers étaient des migrants non déclarés.

Des travaux déjà anciens comme les mémoires de Lucie Parodi sur *Les mouvements de population dans la principauté de Monaco depuis 1861*[5] et de Lucette Leroy sur *Les migrations de travail à Monaco dans la deuxième moitié du XIXe siècle*[6], mettent en évidence la polarisation monégasque des déplacements d'ouvriers venus de lieux les plus divers. On arrive à Monaco de tout le département des Alpes-Maritimes. Paysans déracinés de la vallée de la Roya, de la vallée du Var ou des campagnes du littoral de Menton à Antibes arrivent souvent par bateau en Principauté, à la recherche d'un travail. Par exemple, pour la seule journée du 20 novembre 1876, 14 individus débarquent de Nice et 31 de Vintimille à la recherche d'une activité professionnelle. Sur les chantiers, la solidarité entre Français et Italiens quittant une misère pour en retrouver une autre, n'est pas chose facile. Une hiérarchisation s'opère, faisant des Transalpins une sorte de « *lumpenprolétariat »* en raison de leur origine nationale jugée dévalorisante. Pauvres parmi les pauvres, soumis à une xénophobie protéiforme, ces travailleurs immigrés vivent des situations d'extrême dénuement dont les archives rendent compte.

La Principauté n'est pas épargnée par le triste spectacle de l'errance et de la mendicité. En 1875, un soir d'automne, la police relève « trois Italiens trouvés couchés sous un olivier »[7]. Travaillant depuis quelques jours pour l'administration du casino, « ils n'ont pas pu trouver de logement ». En 1876, on relève plusieurs cas d'interpellation d'Italiens dormant sur

---

[5] Lucie Parodi, *Les mouvements de population dans la principauté de Monaco depuis 1861*, Mémoire de DES de géographie, Aix-en-Provence, 1955.

[6] Lucette Leroy, *Les migrations de travail à Monaco dans la deuxième moitié du XIXème siècle,* Mémoire de DES d'Histoire, Nice, 1969.

[7] Archives du Palais princier, D9, Rapport de police du 24 octobre 1875.

des bancs publics qui bordent le boulevard de la Condamine[8] et la même année, la police découvre tout un groupe de ces immigrés réfugiés dans une grotte située dans le vallon de Sainte-Dévote, en contrebas de ligne de chemin de fer[9]. En janvier 1877, une femme de 40 ans « ne parlant que l'italien » est trouvée couchée sous la voûte située en haut des rampes près de la place du Palais[10]. Il se peut même que le refuge d'un soir devienne un logement définitif. Une Italienne de 38 ans a ainsi « pris possession » d'un réduit qu'elle s'est accaparé « à la manière des Bohémiens » du côté des Moulins sur les terrains de la Couronne[11].

Pour les ouvriers installés officiellement en Principauté, le cadre de vie se résume, au-delà du travail, au garni dans le meilleur des cas, au baraquement voire à l'écurie dans le pire. Mal aérés, insalubres, étroits et envahis par des odeurs nauséabondes, les garnis sont situés plus particulièrement sur le rocher : 58 sont recensés en 1879 abritant en moyenne 7 ou 8 lits pour environ 25 à 30 m². Certaines rues sur le rocher ou du quartier de la Condamine sont présentées par la presse comme de « petites Italies » ou « petites Naples » avec ses eaux sales, son linge aux fenêtres et une ambiance bruyante. A la Condamine tout particulièrement, les autorités monégasques se montrent inquiètes de la progression d'un vagabondage qui non seulement nuit au tourisme mais provoque un sentiment d'insécurité aigu à l'image d'un propos tenu par un représentant du Comité d'hygiène publique et de salubrité en 1882 : « la charmante promenade du quai ne peut se comparer qu'aux plus sales quartiers de Marseille ».

Cette réalité d'une Principauté où se développent caves, cabanes et baraques a perduré jusqu'au début du XXe siècle. Français et Italiens y cohabitent difficilement dans une système relationnel complexe fait de tensions, de stéréotypes et d'incompréhensions, mais aussi quelquefois de solidarités et de respect mutuel.

Stéréotype le plus répandu : l'Italien porteur d'épidémie qui engendre des situations de mise en quarantaine et de discrimination. Français et Monégasques s'entendent pour stigmatiser ces « Piémontais » à l'hygiène douteuse. Pour peu qu'un début d'épidémie de choléra survienne, de véritables campagnes de rejet se développent. Pendant l'été 1868, une brutale augmentation des cas de fièvre cholérique dans le département des Alpes-Maritimes suffit pour alimenter une psychose qui tourne à l'italophobie. La « démence » insinuant une perte des facultés mentales ou la « débilité » désignant des situations de dénuement physique extrême sont d'autres attributs fréquemment attribués aux Transalpins : en octobre 1869, lorsque le corps sans vie d'un Italien est découvert dans une rue près du port, on explique le décès par un état de misère qui a entraîné une situation de « débilité ». La violence n'est pas absente du quotidien monégasque : mendicité, vol, nuisances diverses, rixes sont choses fréquentes. On en trouve trace dans les rapports de police même s'il ne faut pas généraliser la violence et présenter l'espace monégasque comme un lieu de non-droit.

Le sujet de friction classique entre main d'œuvre se considérant « autochtone » et main d'œuvre perçue comme « étrangère » porte sur la concurrence sur le marché du travail. Les oppositions dont savent profiter employeurs et investisseurs engendrent souvent des troubles et des tensions.

Ce que l'on a appelé « l'affaire Doisneau » en 1869-70 représente un cas particulièrement intéressant illustrant ce problème de concurrence. Cet ancien officier de l'Armée française qui avait dirigé un Bureau arabe en Algérie à Tlemcen était devenu célèbre en défrayant la chronique en 1855 pour son comportement violent à l'égard des indigènes qu'il administrait sous son autorité. Régnant sans partage sur un véritable fief, il avait été jusqu'à faire mettre à mort plusieurs dizaines d'entre eux, ce qui lui a valu une radiation de l'Armée assortie d'une condamnation à mort pour laquelle il obtint la grâce. Repenti et libéré,

---

[8] Archives du Palais princier, D9, Rapport de police du 29 novembre 1875.
[9] Archives du Palais princier, D9, Rapport de police du 26 mars 1876.
[10] Archives du Palais princier, D9, Rapport de police du 23 janvier 1877.
[11] Archives du Palais princier, D9, Rapport de police du 26 août 1875.

il s'installe à Monaco en 1865 où il devient directeur de travaux pour le compte de la SBM. Ce meneur d'hommes doté d'un caractère fort et violent entre très vite en conflit avec les employés et ouvriers monégasques placés sous ses ordres, refusant l'autorité de ce « mercenaire ». Peu disposé à se laisser faire, Doisneau en renvoie une grande partie et choisit de les remplacer par des Italiens, représentant une main d'œuvre plus docile qui accepte sans rechigner les salaires les plus modestes. Utilisant les Piémontais comme il avait utilisé jadis les indigènes, Doisneau provoque un mouvement de protestation généralisée chez les Français et les Monégasques largement teintée de xénophobie. Lettres, pétitions, réunions publiques se multiplient contre les Italiens : des réclamations sont adressées à la SBM puis directement au prince Charles III.

Face au mutisme généralisé, le 27 janvier 1870, à l'occasion de la fête patronale monégasque de la Sainte-Dévote, un cortège se forme spontanément et prend la direction du rocher. Devant le palais princier, les manifestants réclament le renvoi de Doisneau et des Italiens aux cris de « Non à la concurrence piémontaise » en réclamant non sans confusion une « préférence monégasque », plaçant les nombreux Français présents dans une situation contradictoire et inconfortable. Face à la tournure insurrectionnelle de la manifestation, accentuée par la fraternisation d'une partie des gardes nationaux avec les mécontents, Charles III prend deux décisions en urgence : il ordonne le renvoi de Doisneau et quitte la Principauté discrètement pour son château de Marchais dans l'Aisne, inquiet pour sa personne et sa légitimité. Mais Doisneau n'a pas dit son dernier mot, bien que mis à l'écart, il reprend l'offensive en mars 1870 en réunissant à la frontière franco-monégasque des « ouvriers de La Turbie et de Roquebrune », Français et surtout Italiens. La nervosité est alors à son comble faisant craindre une invasion de la Principauté par ces ouvriers en haillons manipulés par Doisneau : la rumeur circule dans différents lieux. Elle ne s'éteint qu'au cours de l'été 1870 lorsqu'on apprend qu'en échange d'une forte indemnité versée par la Principauté et la SBM, Doisneau a définitivement quitté la région.

L'affaire connaît des retombées diplomatiques : pour empêcher les regroupements de populations à la frontière, le préfet des Alpes-maritimes prend des mesures de répression qui attisent la nervosité pendant plusieurs semaines. Les autorités italiennes réagissent également, conscientes désormais de la nécessité de prendre en compte la question des indigents : elles proposent à la France et à la principauté de Monaco d'œuvrer à une réciprocité en matière d'assistance médicale et sanitaire des indigents. Ces propositions aboutissent en 1871 à la mise en place de bureaux d'assistance pour Français et Monégasques en Italie, Italiens et Monégasques en France et Français et Italiens à Monaco. Mais la situation est trop vite déséquilibrée : les autorités monégasques et plus tard le préfet des Alpes-Maritimes ont gelé à plusieurs reprises l'activité de ces bureaux, notamment en période de tensions diplomatiques entre la France et l'Italie, nombreuses dans la décennie 1870-80.

La première phase de l'expansion économique et urbaine de Monaco est accompagnée d'une forte présence de l'immigration italienne au cœur de la cité : les traces de cette migration sont encore bien visibles dans la vie économique et culturelle de la principauté à l'image de l'entreprise Noaro fondée en 1895 par une famille venue de Dolceacqua qui, après avoir construit les fourneaux des premiers palaces, installent aujourd'hui des climatiseurs. A partir des années 1880-90, la Principauté ayant atteint un niveau de développement plus important, la répartition spatiale des populations et des activités se modifie. Un cloisonnement s'opère, repoussant les migrants dans une périphérie proche.

- **Beausoleil, une cité ouvrière italienne au début du XXe siècle**

La création de Beausoleil en 1904, au même titre que le sera Cap d'Ail en 1908, est totalement liée à l'essor de la principauté de Monaco. Les deux nouvelles communes sont

pour l'essentiel des cités-dortoirs logeant les ouvriers des chantiers monégasques. Certaines rues voire certains quartiers sont peuplés d'étrangers à plus de 90 %. C'est le cas du quartier des Salines à Cap d'Ail, celui des Moneghetti qui a fait l'objet d'une étude de Nadine Bovis et Christine Comino[12] ou du « Tonkin » à Beausoleil. Cette dernière peut être considérée à sa fondation comme une ville italienne comme le prouve les chiffres de recensement des populations : 4300 Italiens lors du recensement de 1906 contre 1750 Français ; 4800 en 1921 contre 3200 ; 7000 en 1926 contre 4000. Le nombre de ressortissants italiens trouve un point d'équilibre par rapport à la population française en 1931 : 6000 Italiens et 6000 Français structurent la majeure partie des habitants de Beausoleil. Puis en 1936, la tendance s'inverse : 5000 Italiens contre 7000 Français.

L'omniprésence italienne dans la commune perdure jusqu'à la fin des années 1920 : logement insalubres, garnis ou habitations de type « bidonville » sont le lot commun de familles pauvres venues pour beaucoup d'un milieu rural en Italie. En 1910, le rapport du conseiller municipal de Beausoleil Raffaelli, rendu après une enquête effectuée pour la commission départementale d'hygiène le confirme : les habitations de plusieurs quartiers de Beausoleil comme les Moneghetti ou le Tonkin sont de véritables taudis[13]. Le Tonkin, univers de baraques, de maisons inachevées, de poulaillers, de cabanes à lapins n'est pourvu ni de l'éclairage, ni de l'eau courante, ni du tout-à-l'égout jusqu'à la fin des années 1920. L'appellation « Tonkin » est apparue vers 1890 vraisemblablement en rapport avec le caractère bruyant de ce quartier, imprégné des modes de vie piémontais. Un militaire français revenu de la campagne du Tonkin (1882) et venu travailler en principauté aurait quitté avec fracas son hôtel bon marché situé dans le quartier en vociférant « c'est pire qu'au Tonkin ici », comparant l'ambiance de ce quartier à celle de la lointaine colonie française. Pris en dérision par les Beausoleillois, ce surnom est resté comme un moyen de définir un identité particulière à l'intérieur de la commune. En tout cas, aucun Asiatique n'habitait le quartier.

Ces espaces urbains sont mal perçus par l'ensemble de la population qui les présente comme des zones de non-droit : plusieurs pétitions signées réclamant le rejet des familles installées illégalement. Selon plusieurs sources, les rapports sont mauvais entre Beausoleillois et migrants italiens à tel point qu'entre 1904 et 1910 les effectifs de gendarmerie ont été doublés pour contrôler « la population nomade italienne ».

Malgré cette animosité, la culture piémontaise a pu prendre place à Beausoleil et les migrants sont intégrés au sein de l'agglomération monégasque. La plupart de ces Italiens ne sont pas venus de loin, juste quelques kilomètres après la frontière, autour de Vintimille pour un nombre important d'entre eux : leurs habitudes culturelles sont proches de celles du Beausoleillois de la rue. Ces populations originaires de Ligurie (Airole, Dolceacqua, Pigna, Bordighera, Badalucco, Triora) ou du Piémont (Limone, Vernante, Valdieri, Dronero) sont en quelque sorte des transfrontaliers, ne s'acculturant que pour 50, 30, voire 15 kilomètres. Mais leur situation de « dominé » les enferment dans le statut du migrant classique marqué par une mise à distance artificielle mais attestée par l'obstacle lourd de la frontière : les retours sont rares en dehors des traditionnels festins de l'été.

Jusqu'aux années 1920, la culture piémontaise de Beausoleil est perçue comme un îlot d'étrangeté, un trait communautaire hermétique aux Français dont pourtant aujourd'hui les traditions locales font aujourd'hui la part belle. Patois, chansons, jeux de cartes comme la Scopa, métiers « ethniques » comme le boucher ligure, le cordonnier ou ciavatin, le vendeur de vin de Barbera venu du Piémont : l'influence culturelle des Italiens déborde leur seul cadre de vie. Des Beausoleillois assistent également à des soirées organisées pour et par les immigrés comme à l'occasion de la tournée annuelle du *Piccolo circolo rosso* installé sur un

[12] Nadine Bovis, Christine Comino, « La colonie italienne du quartier des Moneghetti à Beausoleil », in *Recherches régionales*, janvier-mars 1987.
[13] Archives municipales de Beausoleil.

terrain vague du quartier du Tonkin et proposant son spectacle en langue italienne ou plus régulièrement les soirées *a Stornelli*, spectacle d'accordéonistes venus spécialement de Vintimille pour se produire dans les débits de boissons. Ces spectacles sont annoncés par affiches placardées deux semaines à l'avance devant les immeubles, maisons mais aussi sur les chantiers de Monaco.

Les cafés tenus par des Italiens au Tonkin ou au Moneghetti sont des lieux de sociabilité appréciés par les migrants mais aussi des autres habitants de Beausoleil. Le cas de Maria Calandria est significatif : cette patronne de café dans les années 1890-1920 avait suivi les premiers migrants italiens venus contribuer à la construction de la voie ferrée, leur vendant le repas du midi. Avec ses gains, elle achète un bar dans le quartier du Tonkin qui devient progressivement un lieu de rassemblement. Les samedis et dimanches notamment, des soirées ou après-midi dansant y sont organisés avec un succès qui en fait un lieu à la mode très populaire à Beausoleil.

Au delà du cadre culturel, l'influence italienne sur l'agglomération Monaco-Beausoleil a été forte sur le plan politique. Les migrants ont développé un militantisme actif qui a trouvé sa pleine mesure au temps du fascisme. A l'image de l'ensemble du département, étudié à plusieurs reprises par Ralph Schor pour l'entre-deux-guerres[14] ou d'autres agglomérations comme Nice[15] et Menton[16], la Principauté et ses communes avoisinantes ont connu comme ailleurs et parfois davantage leur lot d'actes d'intimidation et de violences opposants Italiens fascistes et antifascistes. Même si Mussolini n'arrive au pouvoir qu'en 1922 lorsque beaucoup de familles italiennes sont déjà bien intégrées à la société locale, parfois depuis une à deux générations, les tensions entre Français, Monégasques et Italiens sont vives. A Monaco, certaines structures associatives attisent les animosités comme la très active société *Dante Alighieri*, chargée de diffuser et de préserver la langue et la culture italienne, proche sans le déclarer officiellement de Mussolini dès la Marche sur Rome et qui possède aussi une section à Beausoleil. D'autres associations de bienfaisance destinées aux Transalpins oeuvrent dans le même sens : à Monaco, la *Casa italiana* fondée par un proche du Duce, le docteur Ferriani en octobre 1923 se charge des indigents italiens et développe des sections économiques, éducatives et sportives. Ouvertement favorable au fascisme et francophobe, la *Casa italiana* s'emploie à ouvrir une agence consulaire italienne à Beausoleil.

L'importance du dispositif fasciste provoque des répliques nombreuses dans le camp des fuorusciti ou des opposants azuréens au fascisme[17]. Le dimanche 3 juin 1923, préfigurant les incidents de l'Eglise Saint-Jaume à Nice un an plus tard, des dizaines de fascistes italiens se rassemblent devant l'église de Beausoleil pour fêter le *Statuto*, la constitution italienne de 1848 et bénir le fanion fasciste, le *Gagliardetto*. Un défilé « patriotique » ponctue cette cérémonie : le cortège part de l'église en direction de la *Casa italiana* à Monaco. Face à ce qui est considéré comme une démonstration de force fasciste, une contre-manifestation est organisée par des antifascistes français et italiens à la tête desquels se trouve le communiste Virgile Barel. L'affrontement devient inévitable : échauffourées, injures, bastonnades, obligeant une intervention de la police. Une fois la confusion dissipée et les blessés comptés, cet épisode est vécu comme une victoire pour les antifascistes et les communistes : Beausoleil est présenté comme « la première ville de France où le fascisme a été mis en échec ».

---

[14] Voir par exemple, « Les étrangers dans la ville : le « péril italien » dans les agglomérations des Alpes-Maritimes », in *Annales de la faculté des lettres et des sciences humaines de l'université de Nice*, n°25, 1975.

[15] Paul Carramagna, « Les Italiens à Nice pendant l'entre-deux-guerres », mémoire de Maîtrise soutenu à l'université de Nice en 1974 et Stéphane Fabre, « La colonie italienne de Nice », mémoire de Maîtrise soutenu à l'université de Nice en 1988.

[16] Eve Palmero, « Les Italiens à Menton pendant l'entre-deux-guerres », mémoire de Maîtrise soutenu à l'université de Nice, 2001.

[17] Voir Laurent Del Piano, « Beausoleil, cité cosmopolite (1880-1939) », mémoire de Maîtrise en histoire contemporaine soutenue en 2003 à l'université de Nice.

L'agitation reste latente durant toute l'entre-deux-guerres car l'activité des fascistes et des antifascistes ne faiblit pas sur fond d'immigration italienne et de surveillance policière redoublée. Les incidents sont nombreux. Par exemple en novembre 1929, la *Casa italiana* est la cible d'un violent attentat qui occasionne d'importants dégâts matériels. En mai 1934, lors d'une soirée en l'honneur des anciens combattants au casino de Beausoleil en présence du consul d'Italie à Monaco, Allena, celui-ci demande à ce l'orchestre interprète l'hymne fasciste *Giovinezza*. Essuyant un refus des musiciens, le consul demande à sa fille de le jouer au piano. Mais dès les premières notes, l'orchestre rebelle entonne l'hymne monégasque suscitant un incident diplomatique. Le 1er novembre 1936, autour de la mairie, des groupes fascistes commémorant l'anniversaire de la Marche sur Rome sont assaillis par des communistes.

L'agglomération Monaco-Beausoleil met en scène avec une acuité toute particulière l'intensité des rapports entre Français et Italiens dans un contexte de relations diplomatiques difficiles et souvent tendues sous la IIIème République. Les difficultés n'ont donc pas manqué, cependant, les relations entre Italiens et Français de Beausoleil se sont progressivement normalisées. Et depuis les années 1930, les descendants de migrants ont obtenu la nationalité française et ont disparu de la catégorie « étrangers ».

L'originalité d'un étude sur cet espace local tient au rôle de la principauté de Monaco qui complique les rapports et créé des confusions identitaires en rajoutant des niveaux de discrimination, elle tient également à la proximité de la frontière franco-italienne.

Uniquement fondée sur le travail à la fin du XIXe siècle, la relation entre Français et Italiens à évolué vers le champ diplomatique, politique et culturel avec la naissance de la commune de Beausoleil[18]. Sorte de « ville nouvelle » aux deux visages à la Belle époque, Beausoleil, sorte de prolongement de la Principauté, est connue pour ses attraits en matière de tourisme de luxe, à l'image du faste de l'hôtel *Riviera palace* idéalement placé en surplomb de la Méditerranée ou du statut de « station climatique » que les élus mettent en avant pour séduire une clientèle aisée. Mais la ville est sans conteste une « banlieue ouvrière » de Monaco peuplée principalement d'Italiens regroupés dans des quartiers entiers. Les relations sont difficiles : incompréhension, sentiment de concurrence sur les chantiers, rejet au nom de la différence culturelle, sentiment de supériorité ou au contraire syndrome du dominé. En période de tensions diplomatiques au sein d'un triangle complexe France-Monaco-Italie et notamment pendant la période fasciste, l'animosité se transforme parfois en haine, allant jusqu'à des actes de violence collective. Pourtant, malgré la douleur, l'intégration est acquise dès les années trente, perceptible par le poids de la culture italienne qui marque durablement la ville et plus largement l'agglomération monégasque : cette « italianité » locale, loin d'être un fardeau, a été progressivement reconnue, défendue et désormais rattachée au patrimoine local.

[18] Voir Mathieu German, « La vie culturelle à Beausoleil (1904-1939) », mémoire de maîtrise en histoire contemporaine soutenue en 2003 à l'université de Nice.